title : Journal de l’Empire (1808-07-10), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 10 juillet 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes* [extrait].

Cette représentation a été un des plus beaux triomphes de Thalie : la tragédie la plus pompeuse et la plus brillante n’attire pas plus de spectateurs qu’il n’y en avait ce jour-là pour voir deux anciennes comédies. *Les Femmes savantes* se jouaient autrefois dans le désert ; *La Mère jalouse*, production bien intérieure, n’avait point eu de succès dans la nouveauté ; et quoique depuis rétablie au théâtre, elle n’y produisait qu’un effet médiocre : mais, dans cette dernière représentation, les acteurs ont rajeuni *Les Femmes savantes*, et prêté à *La Mère jalouse* un mérite que l’auteur ne lui a pas donné.

La comédie des *Femmes savantes* est absolument contraire au goût et à l’esprit du siècle présent : il n’en est que plus difficile de la faire goûter aux spectateurs actuels. Le bon sens mis en opposition avec le bel esprit, ne peut plaire beaucoup dans un temps où le bel esprit remporte chaque jour des victoires signalées sur le bon sens. Le ridicule attaché à l’abus de sciences, ne peut être bien piquant lorsque le goût des sciences est porté jusqu’à l’abus dans toute les classes de la société, et lorsque cet abus est en quelque sorte consacré par l’opinion publique. Les gens qui remplissent ordinairement le spectacle, sont les mêmes qui assistent habituellement à des lectures, à des Athénées, à des cotteries littéraires ; les mêmes qui applaudissent avec enthousiasme de mauvaise prose et de plus mauvais vers ; qui jouent presque tous les jours les rôles de Philaminte, d’Armande, de Bélise, de Vadius et de Trissotin. Veut-on qu’ils rient au théâtre de ce qu’ils font continuellement dans le monde ? Ils sont bien plus porté à regarder Molière comme un barbare qui se joue de ce qu’il y a de plus respectable parmi les hommes, qui calomnie l’esprit, la science et les arts, et voudrait replonger la société dans les ténèbres et l’ignorance. Les femmes doivent surtout envisager cette comédie comme un tissu de blasphèmes grossiers et une insulte particulière faite à leur sexe. C’est un des ouvrages qui, s’il n’était pas fait depuis longtemps, ne pourrait se faire aujourd’hui même par un génie égal à celui de Molière.

L’auteur du *Tartuffe* n’eut contre lui que les dévots qui n’allaient jamais à la comédie : mais il eut pour lui tous ceux qui donnaient dans l’extrémité opposée ; tous ceux qui se flattaient en secret de légitimité leur libertinage, en riant de l’abus que fait un scélérat des formes extérieures de la vertu. Ces gens-à étaient en bien plus grand nombre, et le théâtre en était plein.

Lorsque le même poète donna *Les Femmes savantes*, les savants et les beaux esprits jouissaient d’une considération très médiocre à la cour comme à la ville ; on ne les gâtait pas ; et c’est peut-être une des raisons pour lesquelles les vrais talents étaient alors mieux cultivés, et perçoient plus facilement la foule des médiocres. Dans les arts et les lettres, la médiocrité, quand elle est accueillie et encouragée, est comme l’ivraie qui étouffe le bon grain : la saine partie du public vit avec plaisir immolées à la risée publique, quelques pédantes, quelques précieuses, soutenues de quelques savants poudreux, de quelques beaux esprits né pour être tout bonnement des sots, mais gâtés par un savoir pire que l’ignorance.

Ces deux ouvrages de Molière, le *Tartuffe* et *Les Femmes savantes*, eurent donc alors indépendamment de la protection du maître, les suffrages de la grande majorité du public. Aujourd’hui, le *Tartuffe* n’a besoin d’aucune protection : tout le monde est pour lui, toutes les parties se réunissent en sa faveur. Il n’en est pas de même des *Femmes savantes*. La saine partie du public est corrompue sur l’article de l’esprit et de la science, au point de ne vouloir pas même qu’on en montre l’abus, dans la crainte que le peuple ne confonde l’abus avec la chose. Cette comédie de Molière est un scandale pour les dévots encyclopédistes. Quand on se moque de la sottise et du fanatisme qui déshonorent le sanctuaire de la littérature et des arts, ils crient au sacrilège, et prétendent que c’est avilir les arts et la littérature ; comme si l’esprit et le génie, qui font l’honneur de la nature humaine, pouvaient être avilis autrement que par le ridicule et l’impertinence de ceux qui usurpent de si beaux titres. Il n’y a donc aujourd’hui que le jeu des acteurs qui puisse soutenir *Les Femmes Savantes* contre le crédit du faux bel esprit et faire ressortir l’excellent comique, le bon sens exquis et l’admirable éloquence qui règnent dans cette pièce, d’un bout à l’autre.